

—Rentrons dans Paris au plus vite,—tâchons de trouver un cabaret ouvert, et nous verrons bien. . . .

Fort inquiété par le soupçon qui venait de s'emparer d'eux, les ouvriers se dirigèrent d'un pas rapide vers le centre de Paris.

Une de ces tavernes, mal hantées, qui ne se ferment ni le jour, ni la nuit, s'offrit à eux du côté des pilliers des halles. Ils se firent apporter une bouteille qu'André paya avec l'une des pièces d'or qu'il venait de recevoir. Le cabaretier lui rendit sa monnaie sans conteste. Les louis étaient bons! . . . André et François partagèrent leur petit trésor, et, le cœur soulagé d'un fardeau véritable allèrent se coucher.

Le lendemain, dès le matin, beaucoup de bruit et de mouvement se faisait dans les cours et les appartements de l'hôtel des Nêles. Des domestiques en grande livrée allaient et venaient. Six chevaux d'une merveilleuse beauté, prenaient place devant les râteliers bien garnis des écuries.

Deux voitures s'installèrent sous les remises. Un cuisinier et plusieurs marmitons envahissaient la cuisine. Valets et soubrettes étaient à leur poste.

L'intendant présidait à tout.

Enfin, vers les deux heures de l'après-midi, un bruit de grelots vivement agités, un grand fracas de roues et les claquements sonores des fouets des postillons annoncèrent l'arrivée d'une chaise de poste. La porte d'honneur tourna sur ses gonds.

Un carrosse convert de poussière s'arrêta devant le perron.

L'intendant se précipita à la portière, qu'il ouvrit.

Une jeune femme et un jeune homme en descendirent.

—Eh! bonjour, monsieur de Roncevaux!—dit le jeune homme à l'intendant,—je suis enchanté de vous voir! . . .

V. — NOUVELLES ROUERIES.

Laissons s'écouler, s'il vous plaît, un intervalle de plusieurs mois, et contentons-nous de dire sommairement quels changements étaient survenus dans la situation de nos personnages pendant cet espace de temps.

Denis et Marguerite, car on a deviné sans doute que ce sont eux que nous venons de voir arriver à l'hôtel des Nêles, menaient à Paris une fort grande existence sous le nom du vicomte et de la vicomtesse de Pessac.

—Pourquoi, ce nom?—demanderait-on.

Ceci tient à quelques petits faits que nous allons faire connaître. Nous avons dit plus haut que le prétendu Raoul de Navailles devait quitter le château de Falkenhorst avec Marguerite de Kergen aussitôt après la cérémonie nuptiale. Ce projet avait reçu des modifications importantes.

Denis, jusqu'à la funeste arrivée de Van Goët à Kergen, avait compté sur la dot magnifique que le baron ne pouvait manquer de donner à sa fille, et s'était promis de rompre avec sa vie de brigandages et, n'ayant plus besoin d'être bandit, de devenir un honnête homme.

La présence inattendue du banquier juif avait fait s'évanouir en fumée les beaux rêves de notre héros.

Marguerite lui restait, à la vérité, mais Marguerite sans argent. Il devenait donc indispensable de resserrer plus que jamais les nœuds de l'association des chevaliers du poignard, et de tirer de cette association les plus larges résultats possibles.

En conséquence, une nouvelle assemblée eut lieu le lendemain de la nuit pendant laquelle avait été célébrée l'infâme parodie du mariage. Dans cette assemblée, il fut décidé que les chevaliers du poignard abandonneraient l'Allemagne et le château de Falkenhorst pour aller exploiter le paradis terrestre des aventuriers de tous les étages.

On devine que nous parlons de Paris.

Un plan rapide fut tracé par Denis, mis aux voix et accepté sans discussion. Sous un nom supposé, le jeune homme mènerait grand train, aurait un état de maison brillant, recevrait la cour et la ville, et, grâce à l'ombre protectrice de cette position inattaquable, préparerait de magnifiques coups de filets. Il fut décidé que Roncevaux partirait le premier et organiserait la mise en scène de cette pièce étrange, tantôt comédie et tantôt mélodrame, que nos terribles acteurs se proposaient de jouer aux dépens des bons Parisiens.

Donc, aussitôt que la blessure de son épaule serait complètement guérie, ce qui ne tarderait guère, Roncevaux se mettrait en route, muni de tout l'argent nécessaire pour la réalisation de ces grands projets. La caisse de réserve de l'association et la cassette particulière du capitaine fourniraient les fonds indispensables.

Restait pour Denis une difficulté des plus graves. C'était d'avouer à Marguerite qu'il l'avait trompée, et que ce nom de Raoul de Navailles n'était pas le sien.

Cette difficulté, Denis la tourna avec une grande habileté, à laquelle vint encore en aide la crédulité confiante de la jeune femme. Voici de quelle façon il procéda. D'abord, avec un passe-port de fan-

taisie et des papiers fort adroitement fabriqués, Denis et Marguerite rentrèrent en France. Tous deux s'installèrent dans une petite ville qui se trouvait à peu près à mi-chemin entre la frontière et Paris.

Denis prit pour prétexte de ce temps d'arrêt la nécessité d'écrire à son père, le vicomte de Navailles pour lui faire part de son mariage et lui demander l'autorisation de lui amener sa jeune femme.

Au bout de quinze jours, arriva par la poste une réponse à cette lettre. Cette réponse, portant le timbre de Paris et scellée de l'écusson des Navailles, était foudroyante. Le père, irrité, reprochait à son fils, en des termes amers, d'avoir contracté à son insu et sans son consentement une union que des raisons de famille ne lui permettaient ni d'approuver ni de reconnaître. Il lui rappelait que, depuis des années, son mariage était décidé avec sa cousine du côté maternel, mademoiselle Odille de Bellegarde, que les paroles des deux familles étaient échangées, et que le père d'Odille, le vieux marquis de Bellegarde, regarderait avec raison cet incompréhensible manque de foi comme un affront sanglant.

Cette lettre se terminait ainsi :

"Pour la première fois, depuis des siècles, depuis que Dieu et nos rois nous ont faits nobles, un Navailles manque à sa parole, — un Navailles foule aux pieds l'autorité paternelle et la religion du serment.

"C'est félonie et déloyauté! . . .

"Je ne regarde plus comme mon fils celui qui a donné son nom et disposé de sa main sans me demander mon agrément et sachant bien que je le lui refusais.

"Jamais je n'appellerai ma fille cette étrangère entrée furtivement dans ma famille.

"Jamais une parcelle de ma fortune n'ira à ce fils qui a méconnu tous ses devoirs envers moi, ni aux enfants de ce fils.

"Ceci, monsieur, je le sais, vous importe peu, vous êtes riche du chef de votre mère et vous n'avez pas besoin de moi.

"Seulement, comme dès à présent vous n'êtes plus mon fils, je vous défends, non seulement de paraître devant moi à l'avenir, mais encore de porter mon nom.

"Vous possédez la vicomté de Pessac : prenez-en le titre et le nom, et quittez celui de Navailles.

"A ces conditions seulement, je puis vous oublier et vous faire la grâce de ne pas vous maudire"

Denis, qui avait su pâlir son visage et mettre dans ses yeux les larmes de la colère, présenta d'une main tremblante, cette lettre à Marguerite, en lui disant : — Chère bien-aimée, vous le voyez, notre destinée est commune! . . . une semblable fatalité nous poursuit tous les deux! la lettre infâme que votre père vous fit adresser par Van Goët trouve ici son pendant! . . .

Marguerite lut et fondit en larmes amères. Elle était doublement désespérée. D'abord parce qu'il lui semblait voir quelque chose de fatal en cette union si cruellement repoussée par les deux familles. Ensuite et surtout parce qu'elle avait compté sur l'intervention du vicomte de Navailles auprès du baron de Kergen pour lui ouvrir le cœur et les bras paternels, et parce que cet espoir s'évanouissait pour toujours. . . Mais Marguerite aimait Denis. Elle l'aimait d'un amour ardent, exclusif, exalté; elle reçut ses consolations et ses caresses, elle l'entendit lui dire d'une voix douce et tendre qu'il se sentait presque heureux de penser qu'il serait tout pour elle, au milieu de ce grand isolement qui se faisait autour d'eux. Bientôt le sourire remplaça les pleurs, et elle oublia le reste du monde pour ne plus entendre que cette voix bien-aimée.

(A continuer.)

Montréal, 13 Décembre 1890.—Je, soussignée, certifie que le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette, dont je fais usage depuis quelque temps, est le seul remède qui m'ait donné un soulagement notable dans la maladie de l'Asthme dont je suis atteinte depuis plusieurs années, et qui a pris un caractère tellement grave, que j'ai dû être dispensée de tout emploi quelconque. J'ai suivi le traitement d'un grand nombre de médecins à l'étranger, mais sans aucun résultat; et je constate, par le présent, que l'amélioration progressive qui s'opère tous les jours chez moi par l'usage de ce Sirop, me donne entière confiance dans une guérison certaine.—SŒUR OCTAVIEN, Sœur de la Charité de la Providence, coin des rues Fullum et Sainte Catherine.

ASILE DE LA PROVIDENCE, COIN DES RUES ST-HUBERT ET STE-CATHERINE.—Je me fais un devoir de certifier que, souffrant depuis près de 22 ans d'une bronchite chronique, l'usage du Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette m'a beaucoup soulagée. La toux a diminué et le sommeil est revenu graduellement.—SŒUR THOMAS CORSINI, Sœur de la Charité de la Providence.

GUÉRISON D'UNE BRONCHITE GRAVE.—Souffrant depuis longtemps d'une toux opiniâtre qui me laissait peu de repos, on me conseilla d'essayer le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette. Après l'usage de quelques bouteilles la toux a complètement disparu.—PHILOMÈNE ROGER, Tertiaire, Asile de la Providence, coin des rues St-Hubert et Ste-Catherine.